

# LePoint.fr

## La rentrée littéraire

### ► Christine Angot : L'ego d'Angot...

**Le « Rendez-vous » de Christine Angot ? Exaspération et addiction garanties. Avec, en arrière-goût, une dose inattendue de vrai charme...**

#### Jean-Paul Enthoven

Avec elle, dans son système à elle, c'est très simple : on est pour ou on est contre - et nul ne pénètre en angotlogie s'il est tiède. Du côté angotphobe, donc : minables, machos, peine-à-jouir, esclavagistes, salauds, nazis. Du côté angotphile : fans, esprits forts, bobos adoreurs - auxquels on ajoutera, pour faire bonne mesure, les zélotes de tout sexe dont le néocortex confond extatiquement Shakespeare, Mme de La Fayette, Tchekhov, Virginia Woolf et Christine Angot. Entre ces antipodes, la star règne en despote susceptible : vous m'admirez ? Mais m'admirez-vous pour les bonnes raisons ? Ou : vous me haïssez ? Ne voyez-vous pas que c'est parce que vous avez peur de m'aimer ? Imparable. Ainsi, l'affaire Angot est sans issue. Et tout lecteur prend le risque d'être fusillé, soit par une salve de mépris, soit par une rafale d'analyse sauvage. C'est dire que la Angot est beaucoup plus qu'un écrivain : c'est un peloton d'exécution. Dès lors, l'auteur de ces lignes obtiendra-t-il un sursis, voire une grâce, s'il ose exprimer son désarroi devant ce « Rendez-vous » ? Est-il pour ? Est-il contre ? Eh bien, disons qu'il a changé dix fois d'opinion en cours de route. Mais ce compliment - puisque c'en est (presque) un - sera-t-il détectable par l'ego d'Angot ?

Lecteur à l'ancienne, soucieux de style, de fulgurances et de composition habile, j'ai donc commencé par l'exaspération. Non, mais ! C'est quoi ce machin ? Ce « Rendez-vous » pâteux ? Cette tranche de vie inesthétique pour qui préfère les tranches de gâteau ? L'intrigue : Angot s'éprend d'un acteur de théâtre, Eric, qui l'« admire » depuis longtemps, mais qui ne la baise qu'une fois, au début, et qui joue les

anguilles jusqu'à la fin de ce roman-vérité. Traduit en Angot, cela se dit : « *Il n'arrive pas à connecter l'admiration à l'amour.* » A partir de là, quatre cents pages se gonflent, comme des voiles bâclées, de parlotes, de va-viens pour chairs tristes, d'obscénités - sur les « *selles liquides* » de l'auteur, par exemple... -, de séances psy involontairement désopilantes, de répétitions (page 92 : neuf fois le verbe « dire ». Après, je n'ai plus compté...), de narcissisme halluciné, de sottise sentimentale. Oui, de sottise, car on ne peut s'empêcher de se mettre à la place du pauvre Eric qui n'a pas dû voir le même film : après tout, n'avait-il pas le droit, tout simple, de vouloir échapper à cette surdouée de la névrose ? Et, à sa place, aurait-on tenu pendant quatre cents pages ? De ce climat obsessif, tricoteur, écrit sur le vif, on ressort lessivé. Notons, de plus, que Christine Angot emploie sans cesse le mot « *écriture* » quand elle veut désigner la littérature - dont elle a fait, noblement, son unique transcendance. Et ce lapsus n'est pas innocent : car l'écriture n'est pas (toujours) de la littérature. Forcenée, aspirant la moindre miette de réel, en crue permanente, l'« *écriture* », telle qu'elle semble la concevoir, s'apparente davantage à un processus mécanique - comme la gymnastique ou la prière. La littérature, elle, n'advient que si l'on plaque, sur cette mécanique, un peu de vivant. Et, bien souvent, Christine Angot n'a pas l'air très vivante. Mais...

... Ne pourrais-je pas, avec une égale bonne foi, soutenir le contraire de tout ce qui précède ? Ça, c'est le mystère Angot : de l'exaspération bizarrement, méticuleusement, transformée en addiction (pour le lecteur, même à l'ancienne). L'« *écriture* » ? A la longue, de nausée en lassitude, on est rapté malgré soi par cette crue qui veut tout nommer. Plus étrange : Angot écrit, en temps réel, l'histoire qu'elle est en train de vivre. Aucun surplomb, aucune avance sur le récit, l'auteur est le contemporain de son désarroi et non plus son oiseau de Minerve. D'où, comme dans le tourbillon de la vie, son incapacité à mettre en perspective, à trier les faits, à composer. Ce que l'on prenait pour un vortex devient, ainsi, un art littéraire plutôt élaboré. Et puis, à force de décaper les humains, d'enregistrer leurs bribes, de comptabiliser leurs insignifiances, Christine Angot parvient à imposer ses créatures. Dans ce « *Rendez-vous* », on croise ainsi un banquier - avec lequel elle ne peut jouir qu'en le traitant de « *salaud* » - qui sera, sans conteste, l'un des personnages

les plus vrais de cette rentrée littéraire.

Ce « Rendez-vous », donc ? Insupportable, bien sûr. Avec quelques crises de nerfs et autant de bonnes rigolades à l'horizon. Mais aussi, étrangement : un livre qui vous arrache de la compassion pour une femme qui ne sait pas aimer, qui rumine ses ratages, les recycle à l'infini, se place « à la merci » des sentiments qu'elle n'ose habiter, et guette son salut dans la transcription frénétique de ce vrac. Dans ce livre, quelqu'un dit (page 282) à Christine Angot : « *Tu es trop stendhalienne pour ce monde.* » Sur le moment, ça m'a franchement énervé : elle, stendhalienne ? Et quoi encore ? Et pourtant, lecture faite, et en y réfléchissant bien...

« Rendez-vous », de Christine Angot (Flammarion, 380 pages, 20 E). En vente le 25 août.

© le point 17/08/06 - N°1770 - Page 71